



Mémoire et solidarité

1914
1918

ils avaient 18 ans

Regards d'histoires,

regard sur l'Histoire



Regards d'histoires, regard sur l'Histoire

1914
1918

ils avaient 18 ans

6

anciens combattants

Situation au 30/10/05

Anciens combattants 14-18 survivants par département

Recensement effectué par
l'Office National des Anciens Combattants
et Victimes de Guerre



Nombre d'anciens combattants
survivants par département
(personnes ayant été mobilisées entre 1914 et 1918)

14-18



mémoire et solidarité

ONAC - Hôtel National des Invalides 75700 Paris 07 SP.
Département Partenariat Associatif et Communication
Tél. 01 49 55 75 48 - Fax 01 49 55 75 03 - eva.bernard@onacvg.fr

Regards d'histoires, regard sur l'Histoire

1914
1918

ils avaient 18 ans

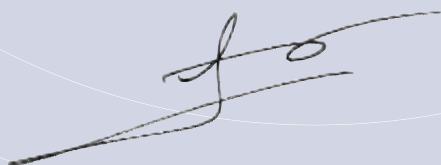
Paris, le 30 octobre 2005

Regards de combattants, regards de très jeunes soldats,
Regards d'hommes aujourd'hui grands témoins de l'Histoire.
Telle est la teneur de ce recueil des portraits des derniers survivants
de la Première Guerre mondiale.

Ces hommes ont une histoire personnelle qui parle de l'Histoire de la Nation.
Ils sont notre mémoire vivante, véritable pont entre le présent et un passé
encore tellement ancré dans le souvenir collectif.
Raconteurs d'Histoire, ils tournent aujourd'hui plus que jamais leurs regards
vers l'avenir de l'Humanité, un avenir pour lequel ils ont lutté si durement
et qu'ils espèrent de toute leur âme pacifique.

Pour ce 87^{ème} anniversaire de l'Armistice du 11 novembre 1918, de 107 à
bientôt 111 ans, les parcours de chacun d'entre eux mais aussi leur quotidien
nous rapprochent encore un peu plus du sens profond de leur parole :
la fraternité et la tolérance.

C'est pour transmettre au plus grand nombre ces valeurs que l'Office
National des Anciens Combattants, conformément à sa mission de préservation
et de valorisation de la mémoire, met chaque année à l'honneur ces grands
hommes.



Guy COLLET

Directeur Général de l'Office National
des Anciens Combattants
et Victimes de Guerre



mémoire et solidarité

Office National des Anciens Combattants et Victimes de Guerre
Hôtel National des Invalides - Escalier K - Corridor de Metz - 75700 Paris 07 SP
Tél. 01 49 55 75 48 - Fax 01 49 55 75 03 - eva.bernard@onacvg.fr

ils avaient 18 ans



mémoire et solidarité

Ferdinand, 107 ans, dernier poilu du Loiret,

né le 20 octobre 1898 à Champigny-sur-Marne, incorporé le 16 avril 1917 comme soldat de 2^{ème} classe dans un régiment d'artillerie, participe en tant que brigadier aux campagnes contre l'Allemagne jusqu'à l'Armistice du 11 novembre 1918, il a été réformé temporairement pour cause d'anémie et d'intoxication au gaz.

Chevalier de la Légion d'Honneur.



© Photo Didier Pazyery

Ferdinand a été appelé à 18 ans et demi au 115^{ème} régiment d'infanterie à Mamers dans la Sarthe pour y suivre une instruction d'élève caporal.

Ferdinand nous raconte...

Lors de combats, on avait des pelles et pioches pour pouvoir nous protéger un peu en creusant, essayer de dormir quand notre résistance était à bout. On appelait ces trous des "cagnas" où on se réfugiait. Ayant une ouïe très fine, j'entendais les départs ennemis, situés quelquefois à 2 ou 3 kilomètres et aussitôt je pensais "ça c'est pour notre gueule". C'est comme ça que j'ai été gazé deux fois. La première en me cachant le visage dans un trou d'obus où il y restait du gaz délétère,

la seconde étant éreinté, je me suis endormi et j'ai respiré ce gaz qu'on appelle ypérite. Impossible de se soigner dans cet enfer, j'ai vomis tripes et boyaux comme on dit vulgairement.

Quant aux repas, ils étaient sporadiques, la nuit de préférence, pour ne pas voir les asticots, sans parler de l'odeur ! Au front les combattants ne dépassaient pas 35 ans, summum de la résistance humaine. Je reviens sur les bombardements - ceux de nuit étaient horribles - le jour venu, il fallait ramasser les morts et les blessés. Pour les morts on envoyait leurs bracelets aux familles et on portait leur fusil au PC contre la somme de 12 francs, **c'est ainsi qu'on avait quelquefois des douceurs et j'ai arrosé mes galons avec du Porto.** Transporter les blessés était insoutenable, lorsqu'ils étaient gravement atteints. Je me souviens d'un qui nous demandait de l'achever. Quand quelques semaines plus tard on a appris qu'il s'en était tiré notre joie était entière.

En juillet 1918, j'ai été appelé au bureau. J'ai été questionné sur la géographie, la géométrie et la trigonométrie. J'ignorais que j'étais en train de passer un examen. A mon retour de permission, on m'a envoyé à Fontainebleau à l'école d'application de l'artillerie pour y passer un autre examen. Il y avait tellement de pertes en hommes que l'on manquait d'officiers, on en formait rapidement.

Le 11 novembre 1918, ignorant tout

des tractations concernant la paix, j'entends un grand bruit inhabituel et regardant dans la cour, j'aperçois un monôme qui scandait "un chic à Foch, un chic à Foch !". **Je pense qu'ils sont devenus dingues, lorsqu'un copain entre en hurlant dans la chambrée "la guerre est finie !!!** Vous imaginez le charivari avec une telle nouvelle ! C'est là que j'ai appris à danser la polka avec un artilleur...

Ensuite, j'ai été muté au 31^{ème} Régiment d'Artillerie du Mans, en qualité d'instructeur, j'y suis resté jusqu'à obtention du grade d'aspirant d'artillerie le 31 décembre 1918. C'est à ce moment que j'ai contracté la grippe dite "espagnole" et j'ai été envoyé à l'hôpital militaire de Paris le Val-de-Grâce. J'y suis resté quatre mois. J'ai perdu 14 kilogrammes. Les médecins étaient désorientés devant cette hécatombe, on se soignait les uns les autres.

J'ai été réformé numéro 1 en novembre 1919. **J'avais eu la chance d'être optimiste en répétant à qui veut l'entendre "l'obus qui me tuera n'est pas encore forgé"** et les copains, des vieux de plus de vingt ans m'appelaient le "morpion". J'avais été blessé au genou et recousu sur le front. Impossible d'être évacué, donc réparé sans anesthésie. J'ai boité pendant un mois.

Heureusement pour moi j'étais un peu rebelle. **On m'a fait remarquer que je faisais la guerre comme une partie de plaisir,** je dois ajouter

ils avaient 18 ans

qu'au fond de ma cagna je versifiais, des vers de mirliton et j'écrivais à ma mère chaque jour.

Enfin, cette sorte de folie qu'est la guerre était terminée et en 1920 je me suis installé à Paris à mon compte comme ouilleur, c'est-à-dire que je fabriquais matrices et poinçons. J'avais repris une vie normale.

Nous n'imaginions pas à l'époque que nous allions remettre cela 20 ans plus tard ...

Il faut que ceux qui ne connaissent que la paix, comprennent la chance qu'ils ont de vivre dans un pays libre.



© Photo ONAC

Après la guerre, il devient mécanicien à son compte.

Il épouse Suzanne et ont deux enfants. Durant la Seconde Guerre mondiale, il s'engage dans l'armée secrète (Intelligence service). Ferdinand raconte comment il œuvra pour la Résistance et fut interpellé par la gestapo. Bien sûr, il demande à Suzanne le témoignage de satisfaction signé du Président des Etats-Unis Eisenhower. Il le montre avec fierté.

Ferdinand vit toujours paisiblement avec Suzanne son épouse, dans le charmant petit village, situé dans un écrin de verdure, au cœur du département du Loiret. Son appartement

se trouve dans l'école communale, comment rêver mieux ! Tous les jours les enfants passent devant sa porte, il aime à les regarder et à leur parler.

Ils possèdent une superbe bibliothèque. Il lit encore, même s'il s'endort souvent sur ses livres. Il s'exerce toujours aux mots croisés dans la langue de Goethe. Polyglotte, bien que titulaire du seul certificat d'études, il a cherché toute sa vie à élargir ses connaissances en langues étrangères, Allemand, Espagnol, Italien et Anglais... Selon lui les guerres naissent de l'incapacité des peuples à communiquer dans la même langue. Il se dit européen de naissance et de conviction. Il a été adjoint au Maire et a bien connu Mendès-France qui lui a dédié un de ses ouvrages. Il répète que durant sa vie il n'a connu ni peur ni haine, pas même envers les Allemands qui par deux fois furent ses ennemis.

Ferdinand est un humaniste et un érudit autodidacte. Il ne croit pas à un nouveau conflit majeur en Europe. Seule la bombe atomique l'effraie. Il est peu décoré, mais il porte avec fierté la Légion d'Honneur qu'il dit avoir bien mérité. Bien qu'il ne sache pas où il l'a rangée, il conserve le ruban rouge à sa boutonnière.



© Photo Didier Pazery

Lui et Suzanne disent avoir vécu une vie merveilleuse, faite de joies, de tristesses, de voyages, de projets et de rencontres. Suzanne était sa collaboratrice lorsqu'il était chef d'industrie. Leur famille les entoure, ils sont aidés par le conseil général et la municipalité est attentive.

Passionné de mécanique, Ferdinand était un capitaine d'industrie. Toujours à l'écoute des progrès technologiques, il souhaiterait encore qu'on veuille bien lui faire visiter des usines.

Quand on lui demande s'il souhaite être le dernier poilu de France, il sourit et répond qu'il n'a aucun souhait en ce sens, que la vie suivra son cours et que ce sera bien ainsi.

Contrairement à bon nombre de personnes âgées, la vie ne l'ennuie toujours pas.

Jean, 107 ans, dernier poilu de Paris,

né le 26 octobre 1898, appartient à la classe 1918, mobilisé en 1917 comme soldat de première classe, il a fait partie du 31^{ème} puis du 131^{ème} régiment d'infanterie et a combattu dans l'Aisne. **Chevalier de la Légion d'Honneur.**

Jean a été fait prisonnier à la seconde bataille de la Marne et s'est évadé pour la Belgique où il se souvient avoir été très chaleureusement accueilli. Il a également participé à la Seconde Guerre mondiale.

ils avaient 18 ans



mémoire et solidarité

Lazare, 107 ans,
l'un des deux derniers poilus
du Val-de-Marne,

né le 7 décembre 1897, engagé volontaire affecté au 1^{er} régiment de marche de Sidi-Bel-Abbes, il est envoyé à Turin où il combat dans le Tyrol contre les Autrichiens.

Chevalier de la Légion d'Honneur.



© Photo ONAC

Lazare nous raconte...

Lazare a 15 ans et ramone des maisons à Nogent-sur-Marne quand la guerre éclate. D'origine italienne, il veut défendre la France son pays d'accueil. C'est ma manière de dire merci nous dit-il. Il part alors sur le front, dans l'Argonne. **Nous savions à peine nous battre et nous n'avions presque pas de munition. Chaque fois que l'un de nous mourait, on se taisait et on attendait son tour.**

En 1915 l'Italie entre en guerre. Lazare est enrôlé de force dans le 3^{ème} régiment de chasseurs

alpins italiens pour combattre les Autrichiens dans le Tyrol.

*C'était une pagaille noire. Notre propre artillerie nous a sans doute bombardés. On a été décimés. Mes copains tombaient un à un. Ils étaient morts ou blessés. **J'étais à la mitrailleuse. L'ordre m'a été donné de tirer sur la sortie d'une galerie. Je l'ai fait.***

C'est à la face qu'une balle autrichienne m'a atteint. Le sang me coulait dans les yeux. Je me suis dit que si je m'arrêtais, j'étais mort. J'ai continué à tirer malgré la blessure. Et tout à coup, les Autrichiens sont sortis. Ils agitaient des torchons blancs... Un peu plus tard, j'ai été transféré dans un hôpital à Naples.

*Mon meilleur souvenir, c'est les lettres que m'envoyait ma marraine de guerre, une porteuse de lait que j'avais rencontré avant de partir sur le front. Ne sachant ni lire ni écrire, c'est des copains qui m'aidaient. Autre souvenir fort : sur la côte 707 en Argonne. J'ai attendu la nuit pour secourir un type qui avait perdu sa jambe. Je l'ai tiré jusqu'à la tranchée sous les balles allemandes. Et, avant que les infirmiers ne se précipitent sur lui, il a voulu me serrer dans ses bras et m'a dit : **Merci pour mes quatre enfants.***

Dans le Tyrol, nous étions dans les

*tranchées, à quelques mètres de l'armée autrichienne. **On en venait même à échanger nos boules de pain contre leur tabac.** Mais au bout de quelques jours, n'entendant plus de bruit de balles, les états-majors se sont méfiés et ont changé les bataillons des premières lignes.*

On a appris l'armistice sur le front. Tous les gars levaient les bras en l'air. Mais les chasseurs alpins italiens m'ont gardé jusqu'en 1920, avant que je réussisse à rentrer en France.

De retour en France en 1921, il fonde, avec ses deux frères, l'entreprise de chauffage et de tuyauterie "P. Frères" qui devient une grande entreprise nationale. Lazare reste aujourd'hui très actif, en bonne santé et encore en possession de tous ses moyens intellectuels.

Il part tous les ans en vacances dans le sud de la France et y séjourne parfois plusieurs mois. Il vit toujours dans son appartement au Kremlin-Bicêtre, on peut le rencontrer chaque semaine faisant ses courses dans les allées du marché toujours d'humeur joyeuse.

Il passe beaucoup de temps avec sa fille à se promener et à bavarder.

ils avaient 18 ans



mémoire et solidarité

Louis, 108 ans, dernier poilu de Haute-Loire,

né le 16 octobre 1897 à Saint-Georges-d'Aurac, engagé en janvier 1916, affecté à différents régiments, il fait, entre autres, partie du 5^{ème} bataillon sénégalais du 19 décembre 1916 au 20 septembre 1917.

Chevalier de la Légion d'Honneur.



© Photo J.J. Arène Info-Magazine

Il nous a raconté...

Il confie ***l'Allemand luttait jusqu'au bout, il fallait le déloger. Quand j'y pense, je me demande si je n'ai pas rêvé.***

En 1916 on était enthousiaste d'aller au combat... on partait on ne savait pas pourquoi, mais on y allait. Mais confronté à la réalité du front, le ton a ensuite changé.

Louis raconte aussi l'histoire du point d'eau où les soldats venaient s'approvisionner sans se tirer dessus. ***Quand l'Etat major l'a su il a ordonné une attaque.***

Si je suis encore là aujourd'hui c'est que j'ai eu de la chance !

En effet, après l'horreur des tranchées et sans savoir pourquoi, il est muté dans l'artillerie où on était le moins exposé. Louis devient ensuite téléphoniste, quitte le front pour tirer les lignes sur les champs de bataille. Louis n'a jamais beaucoup évoqué la guerre mais des souvenirs qu'il en garde, lui vient le mot "boucherie". Il dit : ***dans l'infanterie, on était comme des***

bêtes qu'on on envoyait à l'abattoir...

Rendu à la vie civile, en 1919 il devient cheminot et travaille aux gares de Brioude, du Puy-en-Velay et de Saint-Etienne. Il épouse Jeanne en 1921 avec qui il a eu trois enfants.

Il a participé aux manifestations du Front populaire en 1936 mais pas à la Seconde Guerre mondiale.

Aujourd'hui, Louis vit avec son plus jeune fils dans une petite ville tranquille où il a été élu municipal. Pour les actes essentiels, le ménage etc., une auxiliaire de vie lui rend visite chaque jour. C'est un pacifiste convaincu, marqué par les horreurs de la Grande Guerre.

Il lit toujours les journaux, fume sa pipe et aime beaucoup plaisanter.

Très lucide, Louis a gardé son fort tempérament et une bonne santé générale.

Il est resté dynamique et a continué à chasser et travailler son jardin pendant longtemps. Aujourd'hui, il mène une vie tranquille retirée du monde et profite surtout de ses petits et arrière-petits enfants.

ils avaient 18 ans



mémoire et solidarité

Léon, 109 ans,
l'un des deux derniers
poilus du Val-de-Marne,

né le 16 juillet 1896, mobilisé en août 1916 à 20 ans et incorporé au 5^{ème} régiment de chasseurs alpins en Alsace, il participe au calvaire du Chemin des Dames.

Chevalier de la Légion d'Honneur.



© Photo ONAC

Léon nous raconte...

Il fallait sortir de la tranchée et partir à la baïonnette ou au pas de guerre, voilà comment cela se passait. Puis il fallait revenir vivant, cela c'était encore le plus dur parce que ça tombait. Les mitrailleuses ça claquait ! **Tout le monde a la trouille, celui qui dit qu'il n'a pas eu la trouille pendant la guerre c'est un menteur.** J'étais obligé d'avoir la trouille, rien que les bombardements, tout cela, les nerfs, ça remue, c'est malgré vous. Alors quand faut s'élancer en avant ce n'est pas marrant, il n'y en pas

beaucoup qui arrivent ou qui reviennent. **Il vaut mieux parler d'amour hein !** Cela me fait penser toujours à un copain, lors d'une attaque, qui a été blessé, qui se sentait mourir et qui m'a dit "n'écris pas". Quand j'ai écrit, je n'ai pas dit à ses parents qu'il était mort. Il sera toujours assez temps que le bataillon le fasse lui-même. **C'est que les Allemands ils étaient comme nous, des pauvres types qui se faisaient casser la gueule pour rien.** J'ai causé à des soldats allemands qui étaient prisonniers, il y en a même un qui était devant nous, j'étais en train de bouffer, je lui ai donné du pain, du saucisson, il était content le gars, un prisonnier quoi.

Pendant la Seconde Guerre mondiale, Résistant, il est membre actif du réseau de renseignement "Gallia" et est connu sous le pseudo de "Victor".

Après la guerre, il mène une carrière de représentant dans la confection féminine.

Passionné de théâtre, il confie avoir assisté à des milliers de pièces et avoir connu l'époque où Sarah Bernhardt était une vedette.

Il est également fou de sport : ancien boxeur, il a parcouru en natation, et ce jusqu'à 102 ans, des distances phénoménales en piscine.

Il est titulaire de la Croix du Combattant 14-18 et celle de 39-45, de la croix de guerre 39-45 avec une étoile de bronze, de la croix du combattant volontaire de la Résistance et de la médaille militaire.



© Photo Paris Match



© Photo ONAC

ils avaient 18 ans



mémoire et solidarité

**LE DOYEN DES POILUS
Maurice, 111 ans,
le 25 décembre prochain,**

né en 1894 à Poissons, incorporé dans l'infanterie le 4 septembre 1914, il a servi en Belgique puis dans le Pas-de-Calais et la Somme.

Officier de la Légion d'Honneur.



© Photo ONAC

Durant la Grande Guerre, Maurice est grièvement blessé deux fois.

Le 25 septembre 1915 dans la Marne, il est blessé dans un corps à corps. Alors qu'on l'opère à même le sol, il manque de s'étouffer à cause d'un caillot de sang dans sa gorge.

La seconde fois, il est atteint à la tête par des éclats de grenades et au bras gauche par des balles.

Il a subi différentes greffes de cartilage à la tête et au bras, a été trépané deux fois et a perdu l'usage d'une oreille. Malgré ses deux importantes blessures, il n'est pas démobilisé et finit la

guerre dans une usine d'armement à Sochaux.

Maurice fait partie des 15 000 "Gueules Cassées" de la Première Guerre mondiale.

Marqué par l'horreur de cette guerre, Maurice n'a pourtant jamais rien raconté ou si peu.

**Maurice
nous raconte...**

J'ai été désigné pour apporter, pour chercher la soupe. Et c'était la nuit, quoi ! Dans les tranchées où on passait, c'était plein de cadavres, et il y avait de la chaux dessus. Et puis, il faisait chaud, hein, à ce moment-là. Ça ne sentait pas bon.

J'ai tellement marché, on a tellement marché surtout en Belgique, hein ! Quand l'artillerie passait sur la route, ou sur les ponts, admettons, eh bien les routes n'étaient pas larges hein ! C'était des routes pavées. Il fallait se détourner. On s'enfonçait jusque-là tellement il pleuvait !

Libéré de ses obligations militaires en 1919, il se marie et bien que pensionné et invalide de guerre, il crée une affaire artisanale de réparation agricole et automobile.

Maurice a 3 enfants, 8 petits enfants, 16 arrière-petits enfants et connaît la 5^{ème} génération de sa descendance.

A la retraite depuis 1952, veuf depuis 1990, Maurice a décidé de vivre dans le Var. Il y réside toujours avec l'une de ses filles.

A ce jour, Maurice est toujours en bonne santé et reste dynamique. Il fêtera ses 111 ans en compagnie de sa famille et amis le 25 décembre prochain.



© Photo Paris Match